

CHAPITRE VI

D'où procèdent les frayeurs de la mort

Comme un sage et prudent médecin examine soigneusement les causes de la maladie avant que d'ordonner le remède, et qu'un chirurgien expert sonde la plaie avant que d'y verser du baume, j'estime qu'il est fort à propos de rechercher par le menu d'où procèdent les frayeurs de la mort avant que d'entrer dans le détail des consolations que nous espérons de donner à l'âme fidèle. Car ayant reconnu les causes et la source du mal, il nous sera fort aisé d'y apporter des remèdes convenables. Après que nous aurons sondé et lavé la plaie, nous y verserons, avec l'assistance de Dieu, le vrai baume de Galaad.

Premièrement, nous ne pensons pas assez souvent à la mort, et ne méditons pas comme il faut sur la misère et la fragilité de notre pauvre et chétive nature. Nous confessons de bouche que notre vie n'est qu'un souffle en nos narines, une vapeur qui disparaît, et une ombre qui s'envole, mais nous nous flattons dans le secret de notre cœur, et nous prenons plaisir avec Hérode que l'on nous croie de petits dieux¹. Parce que la mort vient à nous avec des pieds de laine et sans bruit, nous nous imaginons follement qu'elle ne viendra point du tout, comme ce méchant serviteur, dont il est parlé en l'Évangile², qui de ce que son maître tarde à venir, conclut qu'il ne viendra jamais. Nous nous laissons piper³ par les suggestions flatteuses⁴ de notre malheureuse chair, et par les artifices trompeurs du serpent ancien qui nous siffle, comme à nos premiers parents⁵ : *Vous ne mourrez nullement*.

II. Nous disons tous que la mort est inexorable, et qu'elle n'a point d'oreilles ; cependant, nous vivons, pour la plupart, comme si nous avions traité accord⁶ avec la mort⁷, et que nous eussions intelligence avec le sépulcre. Comme si nous étions bien assurés que la mort est encore loin, et qu'elle ne viendra de longtemps. Nous fiant sur⁸ notre jeunesse, sur notre vigueur, nous nous persuadons que nous verrons mourir tous les autres, et que nous ne les suivrons que de fort loin. Nous avons en aversion tout ce qui est capable de nous représenter la mort, et de nous en rafraîchir la mémoire. Et si elle se présente d'elle-même à nos yeux, nous en détournons la vue, et en repoussons l'image, comme d'un songe fâcheux, et d'une illusion mensongère. La mort nous saisit au collet, avant que nous ayons pensé à bon escient, que nous sommes mortels. De là vient que nous tremblons d'horreur, et que nous frémissons aux approches de la mort. Nous faisons comme les Israélites, qui n'ayant pas accoutumé⁹ de voir le géant Goliath, s'enfuyaient de devant lui, et tremblaient à sa menace.

¹ Ac 12

² Mt 24

³ tromper

⁴ faussement élogieuses

⁵ Gn 3

⁶ fait un pacte

⁷ Es 28

⁸ pleins de confiance en

⁹ ne s'étant pas habitué

III. De plus, nous sommes par trop attachés aux causes secondes. Nous regardons la mort comme une chose qui arrive à l'aventure et par accident. Et nous nous arrêtons aux moyens qui la produisent. Au lieu de mettre bien avant en nos esprits, que Dieu l'a déterminée, non seulement au regard d'elle-même, mais aussi au regard de toutes les circonstances qui l'accompagnent. Cela nous cause une infinité de regrets vains et inutiles, et nous porte jusqu'au dépit et au murmure. Nous maudissons le trait¹ qui nous perce, au lieu d'adorer en toute humilité le bras qui nous le jette. Enfin, à quelque heure que la mort puisse venir, il nous prend envie de dire ce que Satan disait à notre Seigneur² : *Viens-tu pour nous tourmenter avant le temps ?*

IV. Nous sommes par trop enracinés ici bas. Nous sommes collés et attachés au monde de telle sorte que nous y voudrions demeurer à jamais ; et nous ne pouvons nullement souffrir que la mort nous en sépare. Nos convoitises n'ont point de bornes, et nous nous tuons souvent en travaillant après la poussière de la terre. Lorsque nous approchons du but de notre course, et de la fin de notre voyage, c'est alors que nous sommes le plus ardents à faire un grand amas de provisions. Nous bâtissons des maisons magnifiques et des palais superbes, lorsque nous ne devrions plus songer qu'à bâtir notre tombeau, et à préparer un drap mortuaire. En un mot, nous avons une passion si forte pour toutes les choses de la vie présente, que de nous en séparer, c'est nous arracher le cœur, et nous déchirer les entrailles. Lorsque la mort approche de notre lit, et qu'elle nous en veut faire sortir, nous dirions volontiers comme le paresseux, dont il est parlé au livre des Proverbes³ : *Un petit de sommeil, un petit de sommeil, un petit de ploiement de bras pour dormir*. Quand notre époux céleste frappe à notre porte, nous ne pouvons nous résoudre à quitter nos aises, non plus que l'époux dont il est parlé au Cantique des cantiques⁴. Abandonnerai-je, dira le mondain, mes palais superbes, mes maisons de plaisir, et mes jardins magnifiques ? Quitterai-je tant de riches tapisseries, tant de précieux meubles, et tant de raretés exquis, dont mes salles, mes chambres et mes cabinets sont ornés ? Faut-il que cette cruelle mort me dépouille si promptement de mes charges et de mes dignités ? Qu'elle m'empêche de jouir de tant de richesses et de trésors ? Et qu'elle me prive en un moment de tant de voluptés et de délices ? Faut-il qu'elle m'arrache d'entre les bras de ma femme bien-aimée ? Qu'elle m'ôte la vue de mes chers enfants ? Qu'elle me sépare de la douce compagnie de mes amis ? Et qu'elle m'interdise pour jamais l'agréable service de mes domestiques ? Lorsque nous sommes en ce misérable état, ce n'est point de merveille si la mort nous étonne⁵, et si elle nous fait sentir ses aiguillons perçants. Car comme Absalom étant attaché par ses beaux cheveux, à un arbre de la forêt, Joab prit trois dards, et les ficha en son cœur⁶. Ainsi, tous ceux dont les affections sont par trop attachées au monde, et aux vaines espérances de la terre, sont exposés à tous les traits⁷ et à toutes les violences de la mort.

¹ la flèche

² Mt 8

³ Pr 6 ; la NBS traduit : *un peu de sommeil, un peu d'assoupissement, un peu croiser les bras en se couchant ...*

⁴ Ct 5

⁵ ébranle

⁶ 1 Sa 18

⁷ flèches

V. L'une des causes principales qui nous font craindre la mort, est que nous vivons mal. Nous nous abandonnons au vice, aux débauches, et aux dissolutions de ce siècle malheureux. Nous nous laissons corrompre par les mauvaises compagnies, et entraîner par le torrent des pernicieuses coutumes. De sorte qu'il ne faut point trouver étrange si la mort nous fait trembler. Car elle vient à nous armée de nos péchés ; et elle a pour avant-coureurs les horreurs de nos crimes. D'où pensez-vous que vint cet horrible effroi, qui saisit l'âme du roi Belsasar à la vue de cette main qui écrivait sur la paroi de son palais¹ ? C'est qu'il profanait les vaisseaux² sacrés de la maison de Dieu, et qu'il ivrognait³ avec des femmes impudiques. Pourquoi est-ce que Félix, oyant⁴ discourir de la justice, de la tempérance et du jugement à venir, en fut tout épouvanté⁵ ? C'est que c'était un méchant homme, abandonné à l'ordure⁶ et à l'injustice. Ainsi parce que nous profanons les membres de notre corps, qui sont comme les vases de la maison de Dieu, et les meubles du sanctuaire, et parce que notre vie est sale et dérégulée, nous ne pouvons nullement souffrir que l'on nous parle de la mort. Et quand elle se présente, nous lui dirions de bon cœur ce que Félix disait à l'apôtre St Paul : *Va-t'en pour cette heure, et lorsque j'aurai la commodité je te rappellerai*. Quoi qu'il en soit, l'amour du vice et la crainte de la mort sont comme deux sœurs qui se tiennent par la main, ou plutôt, ce sont comme deux jumelles, qui naissent et qui expirent en même temps. Tout ainsi que le prophète Amos disait aux Israélites de son temps⁷ : *Vous reculez le jour de la calamité, et vous approchez de vous le siège de violence*, nous pouvons dire à la plupart des enfants de ce siècle : Vous reculez le jour de la mort, le plus qu'il vous est possible, et vous approchez de vous l'impureté, l'avarice, l'ambition, l'orgueil, la vanité, les usures, la rapine, la violence, l'envie, les haines, et telles autres pestes. Et non seulement vous approchez de vous ces vices abominables, mais, qui plus est, vous les logez dans vos entrailles, et les enracinez en votre cœur. Certainement nous pouvons bien appliquer à toutes les personnes vicieuses et profanes ce que le prophète Jérémie disait autrefois de la ville de Jérusalem⁸ : *Sa souillure était aux pans de sa robe, et elle n'a point eu connaissance de sa fin*.

VI. Je considère encore un autre défaut. C'est que nous nous défions de la providence de Dieu, et que nous ne savons ce que c'est que de nous reposer sur son soin paternel. Nous avons trop bonne opinion de nous-mêmes, et de notre suffisance. Nous ne pouvons nous résoudre à mourir parce qu'il nous semble que nous sommes par trop nécessaires au monde, et que notre mort ferait une brèche irréparable à l'Eglise de Dieu, à l'état, ou à nos familles.

VII. Parce que le corps et l'âme sont unis ensemble d'un lien fort étroit, nous ne pouvons croire que la séparation s'en puisse faire sans de grandes et profondes douleurs. Et notre infidélité est à un si haut point, que nous ne pouvons nous assurer sur la promesse que Dieu nous a faite⁹, de nous secourir en notre détresse, et de nous délivrer de toutes nos angoisses.

¹ Dn 5

² vases

³ s'enivrait

⁴ entendant

⁵ Ac 24

⁶ l'impureté

⁷ Am 6 ; la NBS traduit : *Vous croyez éloigner le jour du malheur, et vous faites approcher le règne de la violence ...*

⁸ Lm 1

⁹ Ps 50

L'échelle de Jacob, qui d'un bout touche jusques aux cieux¹, nous ravit en admiration, mais elle nous semble difficile à monter. Le paradis est riche et délicieux tout ce qui se peut², mais la porte en est étroite et toute embarrassée³ d'épines.

VIII. J'estime aussi que l'une des plus fortes raisons qui nous font appréhender la mort est que nous regardons Dieu comme un juge rigoureux, embrasé de colère et de fureur, et armé de vengeance, au lieu de le contempler comme un Père débonnaire⁴, revêtu des entrailles de charité et de miséricorde. Or il n'y a point d'esclave qui ne tremble à la vue de son seigneur, ni de criminel qui ne frémissse lorsqu'il se présente devant son juge et qu'il est examiné sur la sellette⁵. Faut-il que je compare, moi qui suis tout souillé de péché, et noirci de crimes, devant ce trône glorieux, en la présence duquel les séraphins même se couvrent de leurs ailes⁶. Pourrais-je subsister, moi qui ne suis que paille, à l'aspect de ce Dieu fort des vengeances, qui est un feu consumant⁷.

IX. Voici encore une faute bien palpable. Nous n'embrassons pas avec une vraie et vive foi la mort et passion de notre Seigneur et Sauveur. Nous parlons tous d'un Jésus-Christ crucifié, mais nous n'en comprenons pas la divine vertu, et n'en sentons pas l'efficace⁸. Nous ne considérons pas que sa mort a déchiré le voile qui nous bouchait⁹ le sanctuaire céleste, et que son sang nous marque le chemin du paradis, et nous y donne entrée.

X. Pour nous ôter l'horreur du sépulcre, nous ne nous représentons pas comme il faut que notre Seigneur Jésus-Christ y a été couché lui-même, et qu'il l'a parfumé de ses saintes et divines odeurs. Nous ne gravons pas en nos esprits qu'il est juste et raisonnable que nous soyons conformes à l'anéantissement de ce grand Dieu et Sauveur si nous voulons avoir part à sa gloire et à son exaltation.

XI. Ce qui nourrit en nos âmes les frayeurs de la mort est que nous la regardons comme si elle était en sa force et en sa pleine vigueur, au lieu de songer que Jésus-Christ l'a vaincue et désarmée par sa résurrection, et que nous n'avons plus qu'à pousser à la roue de ses glorieuses victoires, et à attacher cette furieuse bête à son char de triomphe.

XII. Nous ne considérons pas avec une attention religieuse que non seulement Jésus-Christ est sorti du tombeau, victorieux et triomphant¹⁰, mais qu'il est monté là-haut au ciel¹¹, comme avant-coureur pour nous ; qu'il est allé nous préparer place ; et qu'en délogeant de¹²

¹ Gn 28

² aussi riche et délicieux que possible

³ obstruée

⁴ doux et bienfaisant

⁵ un petit siège de bois, sur lequel on oblige un accusé de s'asseoir, quand on l'interroge pour le juger

⁶ Es 6

⁷ Hb 10

⁸ efficacité

⁹ fermait l'accès au

¹⁰ Hb 6

¹¹ Jn 14

¹² en quittant le logement qu'est

notre misérable corps, nous suivons les traces de ce glorieux Sauveur, et nous allons recueillir le fruit immortel de ses incomparables victoires.

XIII. Nous arrêtons notre vue sur notre nature fragile, corruptible et mortelle, et nous n'entrons pas en cette méditation nécessaire, que par le Saint-Esprit nous sommes étroitement et inséparablement unis avec Jésus-Christ, qui est le Prince de la vie¹, et la source de la lumière, et que nous avons en nous le germe de la béatitude, de la gloire et de l'immortalité.

XIV. Et tout ainsi que² les Israélites au désert murmuraient contre Moïse et regrettaient l'Égypte, parce que, mettant en oubli l'amère servitude dont ils avaient été tyrannisés, le dur et pénible travail des briques et l'ardeur des fournaises, ils avaient toujours devant leurs yeux l'image de leurs délices perdues. Ils pensaient continuellement à l'abondance de pain, aux concombres, aux oignons, et généralement à toutes les viandes dont ils avaient rempli leur ventre. Ainsi, nous nous mutinons contre la mort, parce que nous ne songeons pas aux misères dont elle nous délivre, mais seulement à tous les vains plaisirs et à tous les biens imaginaires dont elle nous prive.

XV. Il nous semble que la mort détruit et anéantit notre être, et nous ne considérons pas que sans toucher à ce qui est essentiel à notre nature, elle dépouille seulement le péché qui nous enveloppe, et qu'elle rompt le reste des chaînes de notre servitude spirituelle. De sorte que c'est plutôt la mort du péché que la mort du fidèle.

XVI. Voici encore un autre mal. C'est que nous n'élevons pas nos esprits en la méditation de la gloire qui nous attend au sortir de ce corps langoureux³. Quelque bonne mine que nous fassions, nous ne croyons pas fermement la félicité que Dieu nous promet en la contemplation de sa face. Nous pensons quelquefois aux joies du paradis, mais c'est une pensée qui ne fait que voltiger en nos esprits, sans y prendre de profondes racines. De sorte que si la honte n'en retenait plusieurs, ils diraient avec l'Empereur Adrien : *Ma petite âme, ma petite mignonne, hôtesse et compagne de ce corps, où vas-tu ?*

XVII. Ajoutez à cela que nous arrêtons notre vue sur la pourriture qui menace notre corps, au lieu de contempler par la foi la résurrection glorieuse qui s'en doit ensuivre. Plaisant logis et hôte agréable de mon âme, faut-il que la mort me tire de chez toi avec tant de violence, et qu'elle me sépare de ta chère et aimable compagnie ? Faut-il que je t'abandonne sous des conditions si dures et si lamentables ? Que de tant d'honneurs dont tu t'es vu comblé, l'ombre même ne te suive point au tombeau ? Que de tant de riches meubles et de tant de trésors, tu n'emportes qu'un linceul et quelques ais⁴, ou au plus quelques livres de plomb ? Après avoir été vêtu si magnifiquement, faut-il que tu sois couvert d'une robe de vers ? Après avoir vécu superbement en des palais dorés et parfumés, faut-il que ta demeure soit un sépulcre puant ?

¹ Act 3

² comme

³ qui se consomme

⁴ planches de bois

Faut-il que ces beaux yeux se ternissent ! Que ces lèvres de corail pâlisent ! que cette bouche d'or se taise ! et que cette chair délicate se pourrisse, et fasse horreur au monde !

XVIII. Après tout, nous ne pensons pas comme il faut au comble de la félicité et de la gloire, qui nous est préparée dès la fondation du monde, et dont nous jouirons pleinement et parfaitement lorsque Jésus-Christ viendra des cieux, avec les anges de sa puissance, pour juger les vivants et les morts. Et que réunissant nos corps avec nos âmes¹, il sera pour jamais glorifié en ses saints, et rendu admirable en tous les croyants.

¹ 2 Th 1